

# Transparence



La transparence, est-elle toujours une bonne chose?

Façades en verre translucides, vitrines illuminées, rues éclairées comme en plein jour, même la nuit, caméras de surveillance partout: le concept de transparence fait carrière. Tout doit être plus transparent, les pensées, les programmes, les organisations et les partis. La transparence est une bonne chose dans la plupart des cas. Un système de contrôle comme le DRG crée de la transparence, comme les mesures et les labels de qualité pour les hôpitaux, les rapports de santé de l'OCDE, les forums de consommateurs ou les nombreux sites web tels que quackwatch.org ou medizin-transparent.at.

Tout cela est possible grâce à la numérisation, qui propose des solutions mais génère de nouveaux problèmes. La médecine n'est que le maillon d'un mécanisme de plus en plus complexe de dépendances et de contradictions. Plus il y a de décisions techniques et financières à prendre, plus le secteur de la santé revêt un aspect politique. *Wikileaks* est un projet extrême et fortement controversé de divulgation complète des informations, autour duquel partisans et opposants mènent un cyber-combat d'envergure planétaire. L'équipe des fondateurs est éclatée, le chef s'est réfugié à l'ambassade d'Equateur, les serveurs et les comptes de dons sont bloqués. Une expression comme *whistleblowing* (dispositifs d'alerte professionnelle) est entrée dans la langue et occupe les tribunaux. Comment les abus des entreprises doivent-ils être révélés au public si ce n'est par les collaborateurs? S'agit-il de simples dénonciateurs ou de nécessaires lanceurs d'alertes? Depuis 2006 *Transparency international* a mis en place en Suisse une hotline pour conseiller les éventuels informateurs, et certains cantons ont, depuis, organisé des points d'accueil. *Transparency international* se définit comme une organisation de lutte contre la corruption. C'est un projet dans l'esprit du Parti Pirate Suisse, fondé en 2009, par des membres jeunes et essentiellement masculins, ayant le profil des *digital natives* (natifs numériques). Ce parti défend la *liquid democracy* (démocratie sans infrastructure), prône la suppression des hiérarchies, la transparence des dispositifs et la participation directe des citoyens. La confiance c'est bien, les données c'est mieux. Beaucoup d'autres organisations se rangent sous la même bannière d'une divulgation totale, du type *Anonymous* ou *Open access*. La recherche et les publications scientifiques, subventionnées par les fonds publics, doivent être accessibles à tous. Qui paie commande. Les nouvelles manières inventées par la communauté des internautes sont tôt ou tard adoptées par le marché et les milieux politiques. Tous les jours, de

nouvelles alliances apparaissent autour de différentes orientations stratégiques: pour la protection des données, la durabilité numérique, l'assouplissement des droits d'auteur, la laïcité constitutionnelle ou la suppression de l'Etat et de l'administration. Tous programmes confondus, la revendication porte sur une plus grande transparence. Existerait-il une tyrannie de la transparence? La transparence exigée ne prendrait-elle pas des airs de totalitarisme?

Le Sud-coréen Byung-Chul Han, né en 1959, professeur de philosophie et de théorie médiatique à l'université de Berlin, examine la part d'ombre de ce mot d'ordre dont on ne voit habituellement que l'aspect positif [1]. En introduction à ses propos sur la «société de la transparence», il cite Peter Handke: «C'est ce que les autres ne savent pas de moi qui me fait vivre.» Byung-Chul Han présente de façon claire et précise les conséquences néfastes d'une trop grande transparence, ou d'un manque de secret et de distance, de pudeur et d'intimité. Le philosophe relève une dépolitisation non souhaitée, dans la mesure où l'on se contente désormais de gérer les besoins de la société. Transparence et vérité sont deux choses différentes. Poser l'exposition comme un impératif revient à rendre incontournable le fait de se faire voir et de s'extérioriser. Il ne s'agit plus de domaine public mais de mise en scène publique de la personne. L'avenir ne devient plus alors qu'un présent amélioré. L'obligation de transparence supprime la marge de manœuvre laissée par le désir et la pornographie devient ainsi la culture dominante. La proximité humaine cède la place aux brand communities (communautés de marques), etc. Le concept de transparence est démonté de façon apodictique, dans une sorte de thèse mettant en avant la part d'ombre de son impact destructeur. Le «*Spiegel*» a désigné Byung-Chul Han comme le «philosophe de la mauvaise humeur». Une critique qui, sans le vouloir, donne raison au penseur. On peut estimer que ses analyses sont exagérées, tendancieuses, trop polémiques ou simplificatrices. Mais ce petit ouvrage vaut le détour. Byung-Chul Han est un apôtre du secret, car «seule la machine est transparente». Dans le roman, *L'étrange histoire de Peter Schlemihl*, d'Adalbert von Chamisso, l'histoire d'un homme qui a vendu son ombre au diable, il découvre la parabole de la violence de la transparence. Un autre point de vue original.

Erhard Taverna

erhard.taverna[at]saez.ch

1 Han BC. *Transparenzgesellschaft*. Berlin: Matthes & Seitz; 2012.